

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	9
Chapitre I – La grande misère des ouvriers	13
Chapitre II – Les Dames de la Miséricorde	31
Chapitre III – Grenoble, creuset de la mutualité	45
Chapitre IV – Le grand essor de la mutualité	63
Chapitre V – L’œuvre des Orphelines	85
Chapitre VI – La Providence : l’école et les soins partout	97
Chapitre VII – Comment un maire de Grenoble réussit à vaincre la mendicité	111
Chapitre VIII – Au secours des orphelins et des enfants abandonnés	127
Chapitre IX – La première caisse de retraite	139
Chapitre X – Une société de patronage pour les apprentis indigents	155
Chapitre XI – Le premier « resto du cœur »	169
Chapitre XII – Les nombreuses œuvres du « saint » curé Gerin	185
Chapitre XIII – Un général russe fonde à La Tronche l’asile des Petites Sœurs des Pauvres	203
Chapitre XIV – Un médecin fait chuter de 75 % la mortalité infantile à Grenoble	217
Chapitre XV – Les syndicats libres féminins s’épanouissent à Voiron	233
Chapitre XVI – Artas : la toute première fête des mères	259
Chapitre XVII – La naissance des allocations familiales	273
Chapitre XIX – Jallieu, berceau des Maternités catholiques	289
Postface	303
Bibliographie	305

AVANT-PROPOS

Péniblement né dans les derniers soubresauts chaotiques de la Révolution française, dans un sombre déploiement de guerres sanglantes qui éclaboussaient cruellement une partie de l'Europe, le XIX^e siècle restera dans l'Histoire une mémorable période de transition entre l'Ancien Régime si écrasant, si douloureux pour le peuple et des temps moins austères, plus cléments, qu'on a quand même un peu abusivement qualifiés de Belle Époque.

Un siècle de changements et d'évolution, qui fut lui aussi malmené et torturé par des émeutes et des conflits armés épouvantables, mais qui fut ponctué également par des agitations patriotiques et surtout par de grandes inventions qui ont entraîné très vite de profondes mutations industrielles et économiques. Et un siècle très marqué encore politiquement : n'a-t-il pas vu défiler, en France, deux Empires, deux Royautés et deux Républiques ?

Quand il a commencé, ce XIX^e siècle, le peuple était complètement exsangue, et évoluait misérablement, tragiquement secoué et maltraité par les armées de tous les camps et par des batailles interminables et meurtrières, qui lui fauchaient impitoyablement ses fils dans la force de l'âge et la plupart de ses récoltes, complètement épuisé par des disettes insupportables inhérentes à ces guerres atroces et à de mauvaises conditions climatiques, affreusement balayé par des épidémies dues au manque d'hygiène flagrant et à la malnutrition généralisée.

Il fallait trimer, beaucoup trimer, pour pouvoir manger presque rien. La misère incontrôlée et fourbe étranglait inexorablement les villes, les bourgs et les villages, étouffant leurs habitants désespérés. La grande préoccupation, partout, ce n'était pas de vivre. Mais de survivre. Qui pensait encore aux idées généreuses fièrement élaborées par la récente Révolution française, que personne encore n'avait mises en application ? Faute de temps. Faute de moyens. Et surtout à cause des guerres...

Le Dauphiné où avait germé cette Révolution et où le premier sang avait coulé, n'était pas une région plus pauvre et plus éprouvée que les autres. Mais pas plus riche ni plus heureuse non plus.

Cependant, cette ancienne province où soufflait toujours un vent vivifiant et régénérateur ne pouvait pas subir sans réagir cette situation économique et sociale déplorable et tragique.

Dans la mesure de leurs maigres possibilités, mais encore propulsés par une volonté farouche de toujours mieux faire, les Dauphinois ont tout mis en œuvre pour se sortir de cette impasse douloureuse et sordide dans laquelle ils étaient funestement plongés. Ils se sont souvenus de ce beau et noble mot de la généreuse et admirable devise de la République française : fraternité...

Et ce fut la naissance dès 1803 des toutes premières sociétés d'entraide et de prévoyance. Lentement mais sûrement, les unes après les autres, de nouvelles sociétés philanthropiques et des œuvres humanitaires allaient éclore, timidement certes, mais confiantes et efficaces, tendant solidairement la main aux Dauphinois les plus démunis, les plus malheureux.

Lancées magnanimement par des corps de métiers, par des municipalités, par des groupes de catholiques qui refaisaient dignement surface après avoir été paralysés par le déferlement révolutionnaire, ces sociétés et ces œuvres formèrent sereinement, avec foi et conviction, une grande croisade de la solidarité. Pour assister le mieux possible les vieillards délaissés qui n'avaient plus rien pour vivre. Pour secourir les pauvres gosses squelettiques qui traînaient pitoyablement dans les rues et les orphelins éplorés tragiquement seuls sur les trottoirs. Pour aider les jeunes désœuvrés sans emploi à trouver du travail et les femmes sans toit et sans ressource à émerger dans la vie. Pour procurer un peu de nourriture aux affamés, des soins et des médicaments aux malades, de la chaleur aux personnes isolées. Et d'une façon générale pour voler au secours des hommes, femmes et enfants aux prises avec les plus atroces difficultés.

Quelques employeurs, eux aussi, dès le début du XIX^e siècle, commencèrent à s'inquiéter du triste sort de leurs employés et de leurs ouvriers. Mais ils n'étaient guère nombreux et leur action se voulait assez discrète. Certains patrons se trouvèrent pourtant à l'origine de réalisations sociales bien balbutiantes il est vrai mais intéressantes, n'attendant pas qu'elles soient réclamées par leurs salariés. Et ce fut la naissance de petites caisses de secours pour les ouvriers confrontés brusquement à de dures épreuves. Et les premières bien que modiques avances sur les payes pour les employés rencontrant de graves difficultés. Des dispositions innovatrices limitées encore à un nombre bien faible d'entreprises...

D'autres firmes encouragèrent ici et là la création d'embryons de caisses d'épargne, apportant même quelquefois à ceux-ci une participation financière. D'autres encore ouvrirent à leurs frais des dispensaires pour leurs employés, lançant aussi un service d'infirmières à domicile. Et ils amorcèrent l'attribution de primes appréciées pour les mariages et les naissances. Des initiatives certes éparses et relativement modestes, qui étaient loin de toucher tout le monde ouvrier, mais qui avaient tendance toutefois à se propager de

plus en plus. Des initiatives heureuses en tout cas, gérées souvent par le personnel lui-même, mais néanmoins placées sous la dépendance du patron.

Toutes ces petites touches sociales émanant de la classe dirigeante allaient être quelquefois qualifiées un peu plus tard de paternalisme. Certains syndicats les traiteront même de « piètres protections patriarcales » ou encore de « générosité intéressée ».

Certes, les patrons, pour la bonne marche de leurs entreprises, avaient intérêt à ce que le personnel leur soit attaché. En lui accordant quelques faveurs, ils le fidélisaient et s'assuraient d'un bon rendement.

Mais en ces temps-là où la vie était si difficile et si surnoise, comme elles furent les bienvenues ces initiatives patronales, qui venaient compléter harmonieusement le superbe élan de fraternité du peuple !

D'ailleurs, les chefs d'entreprise étaient sollicités les premiers pour alimenter les caisses des différentes sociétés et œuvres qui déployaient le plus largement possible leurs services et leurs secours si appréciés parmi la population dans la détresse. Et ils devenaient tous tôt ou tard des membres d'honneur ou des membres bienfaiteurs...

Un grand vent de générosité et de solidarité a donc soufflé avec efficacité sur le Dauphiné, donnant même naissance à des organismes dont le rayon d'action déborda largement le territoire de l'ancienne province.

C'est ainsi que se sont magnifiquement épanouies au cœur des Alpes la Mutualité et les allocations familiales.

Et tant d'autres nouveautés encore, belles, chaleureuses, réconfortantes, salutaires...

Chapitre 1

LA GRANDE MISÈRE DES OUVRIERS

LE GRENOBLOIS, D'UNE TRENTAINE D'ANNÉES, est là, prostré sur un petit banc boiteux, son coude droit lourdement appuyé sur le bord de la table en bois, noircie par les ans. Il revient du travail et paraît écrasé par le poids de douze longues heures de labeur, occupées à la fente des gants. Des gestes, toujours les mêmes, qui deviennent abrutissants a force de les répéter sans cesse, machinalement, sans penser... Il regarde d'un œil distrait le lumignon, posé à même la table, et qui a beaucoup de peine à diffuser sa lumière blafarde et tremblotante dans la pièce aux murs nus qui se voulaient clairs jadis.

Son épouse, vêtue d'une longue robe sombre, portant dessus un grossier tablier de toile bleutée, lui tourne le dos, là-bas, au fond de la pièce, devant une vieille cuisinière, qui datait sans doute de sa grand-mère. Elle prépare soigneusement dans une grande marmite essoufflée sa traditionnelle soupe de légumes du soir, dans laquelle elle versera peut-être tout à l'heure une petite poignée de céréales pour la rendre plus épaisse. Ou, s'il en reste des jours précédents, un croûton de pain rassis.

Bien qu'un peu dépassée par les ans, elle rend toujours bien des services, la vieille cuisinière. Car elle conserve en permanence sur un côté une petite réserve d'eau chaude, très appréciable et sert en même temps de chauffage pour les deux pièces de l'habitation.

Un lit très usagé occupe un des angles de la pièce. Une grosse couverture aux couleurs délavées a été négligemment jetée dessus. À ses pieds, les enfants, placidement assis sur le sol en terre battue, jouent avec de petites pierres et semblent se distraire follement. Ils pratiquent un jeu alors très en vogue en Dauphiné, le *nin-jan*¹, pour lequel on utilise d'habitude des amandes ou des noisettes. Mais, bof ! ils n'en ont pas et les cailloux font bien l'affaire. Les enfants de toutes les époques ont toujours su s'amuser avec presque rien...

Près de l'unique fenêtre de la pièce, la grand-mère use ses yeux en tricotant au crochet des chaussettes pour les jeunes bambins. C'est elle qui les a habillés, ainsi, presque de la tête aux pieds...

La pièce d'à côté, réunie à la première par une simple ouverture sans porte, sert de chambre à l'aïeule, qui possède un lit blotti contre un mur, et aux bambins, qui dorment ensemble sur une sorte de large sommier, jeté à même le sol. Une antique armoire en bois vermoulu attaqué par de minuscules vers occupe une bonne partie d'un mur un tantinet délabré ; une longue table bancale qui ressemble plutôt à un établi, où s'entassent des ustensiles et du matériel les plus hétéroclites, longe le mur qui lui fait face.

Ils ne bénéficiaient d'aucun confort, les Humbert, comme tous les ouvriers qui vivaient à cette époque, d'ailleurs. La récente Révolution française leur avait bien fait caresser quelques espoirs de vie meilleure. Mais si elle avait freiné les abus inconsidérés d'une certaine noblesse de l'Ancien Régime, si elle avait apporté un petit mieux-être à certains bourgeois, les ouvriers, eux, étaient toujours aussi pauvres. Ils étaient toujours terriblement exploités. Ils trimaient constamment. Ils suaient. Ils avaient toujours aussi faim. Et ils mouraient comme des mouches. Usés précocement par le dur travail. Fauchés par la malnutrition, les maladies pas soignées, le manque d'hygiène. Par la misère, quoi... Et dire que cette révolution avait proclamé péremptoirement que tous les hommes étaient égaux !

Ils ne bénéficiaient d'aucun confort, c'est vrai, tous les ouvriers contemporains d'Humbert. Les quelques rares et modestes meubles qui garnissaient leurs logis provenaient pour la plupart des générations précédentes. Il était absolument impossible de s'en procurer des neufs, les maigres salaires de l'époque étant presque entièrement absorbés par l'achat de la nourriture, pourtant frugale. Les Dauphinois ne s'éclairaient guère qu'à la chandelle, l'eau potable n'arrivait pas encore chez eux : il fallait aller la chercher tous les matins à l'aide de seaux ou de brocs à la fontaine publique située quelquefois très loin. Bien sûr, il n'y avait pas encore le tout-à-l'égout. Et une affreuse et malodorante cabane en bois, flanquée au coin d'une cour, servait souvent de W.-C. pour bien des foyers aux alentours...

Comme chez les Humbert, les plats qui défilaient sur les tables de tous les autres ménages ouvriers ne contenaient qu'une nourriture très simple et à bon marché. Une soupe de légumes avec parfois quelques larmes de lait et très rarement un petit bout de lard que l'on partageait minutieusement ensuite entre tous les convives, des pommes de terre fréquemment, de temps en temps un petit morceau de fromage ou des œufs que l'on se procurait à la ferme voisine en allant chercher son lait. Et rarement de la viande ou du poisson...

Bien souvent, quand la famille était nombreuse, les parents se contentaient d'un quignon de pain et d'eau, grignotant en plus un peu au hasard ce que l'épouse avait pu trouver à un petit prix, ou avait ramené en échange de

menus services effectués chez des personnes plus aisées. Bien des femmes du peuple assuraient en effet pour les bourgeois des « ménages » ou de pénibles lessives, rapportant le soir au foyer quelques maigres subsides ou diverses denrées qui étaient toujours les bienvenus.

L'homme sortait très tôt de chez lui le matin pour assurer sa fastidieuse journée de travail et ne revenait que tardivement le soir, pour manger un peu et s'enfoncer dans son lit, épuisé par sa longue journée de labeur. Dans une petite musette jetée dans son dos, il emportait son casse-croûte du midi, souvent constitué d'un bout de pain, d'un morceau de lard ou de fromage et d'un « litron » de vin de table qui, assurait-on alors, vous apportait les forces nécessaires pour affronter les pénibles conditions de travail.

Pas le moindre loisir ne venait égayer un peu ses contraignantes et éreintantes journées qui se ressemblaient toutes, chagrines et monotones. Et il ne profitait guère de son dimanche, tellement il était fourbu. Tout juste effectuait-il quelques petits travaux qu'il ne pouvait évidemment pas exécuter les autres jours de la semaine.

Le sort de l'épouse n'était pas plus enviable. Elle devait se démener pour gérer au mieux le modeste salaire rapporté par son mari et quelquefois beaucoup marcher pour dénicher au meilleur prix les produits alimentaires. Et quand des enfants agrandissaient la famille, il devenait alors souvent impératif pour elle de trouver un petit boulot, très mal payé lui aussi et qui, bien que pas considéré à temps complet, lui prenait pourtant bigrement une bonne partie de la journée. Un petit boulot de misère, qui lui permettait cependant de réaliser quelques achats indispensables pour le foyer...

Quand la maladie s'abattait brusquement sur un ménage d'ouvriers, c'était souvent le malheur qui plongeait féroce sur lui. Et si elle atteignait le père et le contraignait à arrêter son travail, c'était même la catastrophe. Plus de paye, plus d'argent, aucune aide officielle à l'époque. Il fallait compter sur la bonté et la générosité aléatoires d'un entourage incertain. Dans de nombreux cas, il était difficile de faire venir un médecin, dont les honoraires pourtant pas excessifs pouvaient paraître exorbitants. Heureusement, ici et là, il se trouvait de braves « médecins des pauvres ». Mais se posait encore le problème de l'achat des médicaments indispensables...

Les conditions d'hygiène déplorables amplifiaient affreusement les épidémies sournoises, qui chaque fois causaient des ravages impitoyables dans le petit peuple. Et le moindre imprévu pouvait se transformer en drame...

* * *

Non seulement elles étaient longues, terriblement longues, ces éprouvantes journées de travail, passées dans des locaux mal chauffés ou surchauffés, en plein courant d'air ou dans des pièces pas aérées du tout. Mais le travail lui-même était souvent exténuant, éreintant.

L'ouvrier ne disposait pas alors des innombrables machines mises à sa disposition de nos jours. Il devait pratiquement tout faire de ses mains : déplacer de lourdes pièces ou d'encombrants chariots, transporter sans cesse des matières premières ou des produits finis ou encore rester des heures entières, planté debout, sans presque bouger...

En plus, il respirait souvent un air vicié et affrontait péniblement les miasmes des tanneries et des teintureries qui s'accrochaient fortement à lui, la fine poussière de chanvre qui détruisait les poumons dans les filatures, l'humidité permanente qui multipliait les rhumatismes dans les tissages. Les nombreux travailleurs des mégisseries devaient aussi supporter des odeurs infectes. N'utilisait-on pas encore l'urine humaine pour traiter les peaux qui servaient ensuite à la ganterie² ?

Beaucoup d'ouvriers travaillaient aussi dans des conditions de sécurité lamentables. Les accidents du travail étaient alors très fréquents et on enregistrait trop souvent des morts et des blessés. Il faudra attendre le 2 avril 1898 pour qu'une loi, enfin, aborde les problèmes de sécurité dans les entreprises...

S'apitoyant sur le sort si peu enviable des ouvriers – et des ouvrières – un sous-préfet de Saint-Marcellin fit un long rapport à son préfet le 9 décembre 1864, consignait notamment : « ...Il faut déplorer un séjour de quinze heures quotidiennes dans les tissages, de nature à altérer la condition des ouvriers, des femmes surtout, qui peuplent à peu près exclusivement les ateliers (...) et sont presque toujours obligées de rester debout ! »

Déjà, le 3 janvier 1813, un décret avait interdit de faire descendre dans les mines des enfants de moins de dix ans. Ce qui laisse à supposer que des gosses plus jeunes y étaient employés auparavant ! Et le 21 mars 1814, un autre décret avait proscrit certains travaux très pénibles aux femmes et aux enfants. Mais ayant été signé par Napoléon peu avant son départ forcé, la Restauration l'oublia dans un tiroir...

À cette époque encore, des enfants, dès l'âge de six ans, étaient jugés aptes au travail dans le textile ! Et on estimait qu'une fille de treize ans pouvait déjà « tenir » un métier Jacquard pendant toute une (longue) journée.

Il était tellement difficile d'élever une famille avec un maigre salaire, même en vivant chichement, que fréquemment la mère était obligée aussi de travailler à plein-temps, les grands parents ou une fille aînée se chargeant